

Le monologue de Job

Job 3



www.imgrum.net/tag/GeorgianaHoughton

**Pourquoi ce don de la vie à l'homme
dont la route se dérobe ?
Job 3,23**

Le livre de Job
Le monologue de Job 3 - D2/1bis
Pour animer la rencontre

Terminé, le beau conte où tout est bien qui finit bien...

Un auteur audacieux du V^{ème} siècle avant J.-C. a osé intercaler, entre le prologue et l'épilogue en prose, une véritable contestation de Dieu qui s'appuie sur une vision beaucoup plus réaliste et universaliste de l'existence humaine.

Ceci est très moderne et rejoint bien des auteurs contemporains qui, ayant fait l'expérience de la Shoah ou des massacres au Moyen-Orient ou en Afrique, posent des questions à Dieu et vont jusqu'à mettre en question son existence.

- 1) Regardons longuement le Job désespéré de Chagall (les couleurs, les gestes, les attitudes...). Fiche D2/1.
Evoquons peut-être des noms de personnes qui sont dans la détresse et que nous rejoindrons tout particulièrement cette fois-ci dans leur questionnement, leurs doutes, leur désespérance.
- 2) Lisons le texte lentement, une partie à la fois. Les encadrés de la fiche D2/2 nous aideront à voir des mots qui s'opposent et traduisent des situations de crise.
En D2/3, nous trouverons une explication des différentes parties et des explications de mots. Nous verrons aussi que l'expérience de la souffrance qui va jusqu'au désir de mourir se trouve à quelques endroits dans la Bible.
- 3) La fiche D2/4 est centrée sur Dieu qui est visé, en définitive. Si on en a le temps, il vaut la peine de lire Lamentations 3 et de comparer avec Job 3, afin de percevoir les ressemblances et les différences.
- 4) La fiche D2/5 explicite le rôle charnière que joue ce texte. Il faut s'attendre à être dérouté par ce livre. C'est maintenant que cela commence.
- 5) Beaucoup d'entre nous ont déjà lu *La Peste* d'Albert Camus*. C'est peut-être le moment de relire ce livre. Mais aussi d'entendre les « pourquoi » des enfants, comme Flora, ou des adultes autour de nous ou même chez nous qui conduisent au désespoir.
Osons les dire. Qu'en faisons-nous ?

*Dans le 2^{ème} passage cité de *La Peste* de Camus, Rieux (docteur) et Paneloux (prêtre) se trouvent au chevet d'un enfant qui vient de mourir. C'est pour eux un spectacle insupportable et Rieux se met en colère contre Paneloux.

Le Livre de Job
Job 3 : Le monologue de Job - Fiche de lecture -D2/2

3,¹Enfin, Job ouvrit la bouche et maudit son jour.

²Job prit la parole et dit :

³Périsse le jour où j'allais être enfanté et la nuit qui a dit : « Un homme a été conçu ! »

⁴Ce jour-là, qu'il devienne ténèbres, que, de là-haut, Dieu ne le convoque pas, que ne resplendisse sur lui nulle clarté ;
⁵que le revendiquent la ténèbre et l'ombre de mort,

que sur lui demeure une nuée, que le terrifient les éclipses !

⁶Cette nuit-là, que l'obscurité s'en empare, qu'elle ne se joigne pas à la ronde des jours de l'année, qu'elle n'entre pas dans le compte des mois !

⁷Oui, cette nuit-là, qu'elle soit infécondée, que nul cri de joie ne la pénètre ;

⁸que l'exècrent les maudisseurs du jour, ceux qui sont experts à éveiller le Tortueux ;

⁹que s'enténébrent les astres de son aube, qu'elle espère la lumière – et rien ! Qu'elle ne voie pas les pupilles de l'aurore !

¹⁰Car elle n'a pas clos les portes du ventre où j'étais, ce qui eût dérobé la peine à mes yeux.

- Comparer les réponses de Job en 1,10-11 ; 2,7b-10 et 3,1
Qu'est-ce qui se transforme chez Job ?
- De quoi Job dit-il « du mal » ?
- Relever le vocabulaire du jour et celui de la nuit.
- Que regrette Job ?

¹¹Pourquoi ne suis-je pas mort dès le sein ?

A peine sorti du ventre, j'aurais expiré.

¹²Pourquoi donc deux genoux m'ont-ils accueilli, pourquoi avais-je deux mamelles à téter ?

¹³Désormais, gisant, je serais au calme, endormi, je jouirais alors du repos,

¹⁴avec les rois et les conseillers de la terre, ceux qui rebâtissent pour eux des ruines,

¹⁵ou je serais avec les princes qui détiennent l'or,

ceux qui gorgent d'argent leurs demeures,

¹⁶ou comme un avorton enfoui je

n'existerais pas,

comme les enfants qui ne virent pas la lumière.

¹⁷Là, les méchants ont cessé de tourmenter,

là, trouvent repos les forces épuisées.

¹⁸Prisonniers, tous sont à l'aise, ils n'entendent plus la voix du garde-chiourme.

¹⁹Petit et grand, là, c'est tout un, et l'esclave y est affranchi de son maître.

- Quel est le contenu des « pourquoi » ?
- Quelle serait l'alternative possible selon Job ?

²⁰Pourquoi donne-t-il la lumière à celui qui peine,

et la vie aux ulcérés ?

²¹Ils sont dans l'attente de la mort, et elle ne vient pas,

ils fouillent à sa recherche plus que pour des trésors.

²²Ils seraient transportés de joie, ils seraient en liesse s'ils trouvaient un tombeau.

²³Pourquoi ce don de la vie à l'homme dont la route se dérobe ?

Et c'est lui que Dieu protégeait d'un enclos !

²⁴Pour pain je n'ai que mes sanglots, ils déferlent comme l'eau, mes rugissements.

²⁵La terreur qui me hantait, c'est elle qui m'atteint,

et ce que je redoutais m'arrive.

²⁶Pour moi, ni tranquillité, ni cesse, ni repos.

C'est le tourment qui vient.

Trad. TOB

- Qui apparaît dans ces nouveaux « pourquoi » ?
Comment est-il qualifié ?
- Quand Job parle en « je », que dit-il de lui ?

**Quels sont nos « pourquoi » et nos « malé-dictions » ?
Qu'en faisons-nous ?**

Dès le début de ce 3^{ème} chapitre, le paysage s'assombrit : c'est maintenant un Job amer, agressif, désespéré, qui rompt le silence par une malédiction. Nous avons affaire à un monologue orageux, qui forme une unité littéraire bien charpentée en trois grands ensembles.

1- Job maudit le jour de sa naissance : 3, 1-10

Job, qui avait refusé jusqu'à présent d'user du terme « maudire », le prend maintenant à son compte. Sa malédiction n'est pas directement lancée contre Dieu, mais contre son « jour », le jour de sa naissance et de sa création. **La strophe joue avec les multiples mots qui disent l'obscurité : « nuit », « ténèbres ».** Cette insistance dit combien ce jour aurait dû être invisible, non saisissable par les sens. Job en appelle même à un **retour au chaos originel**, comme le suggère l'image du réveil de Léviathan* [« le Tortueux », v.8]. Sa naissance aurait dû être effacée, mais aussi, d'une certaine manière, la terre engloutie par l'abîme. Si sa vie de douleur est insensée, il en est de même de l'univers. **Dans cette surenchère autodestructrice, Job vise une forme de « dé-création ».** Si même son premier jour doit être revendiqué par les forces des ténèbres, c'est que l'excès de mal ne peut plus rien lui faire percevoir de positif ou de lumineux dans l'univers. L'univers est « dé-créé » par le mal et l'excès de souffrance.

Dany Nocquet, *Biblia* n°80

2- Eloge de la mort et du séjour des morts : 3, 11-19

Ici, Job envisage, soit la mort prématurée de l'avorton (v.16), soit la mort au sortir du sein (v.11), soit la mort causée par un manque de soins (v.12). **Pour lui, l'avorton ou l'enfant mort-né n'entrent pas dans une non-existence, mais dans la vie diminuée et larvaire du Shéol**.** La mort que Job appelle n'est pas le néant absolu ; il espère y goûter le repos (v.13). Il désirerait que l'homme puisse faire l'économie du cheminement terrestre. **Avec ou sans or, dans la mort l'homme est couché, calme, détendu (v.14 sv) et c'est pour lui la fin de toute sujétion (v.18).** De cette façon aussi, il se fait le porte-parole de l'humanité souffrante, désireuse de liberté et d'égalité sociale.

Cahier Evangile n°53

3- Question au Dieu créateur : 3, 20-26

Ici, Job interroge les intentions du Créateur. Il dénonce la **contradiction qu'il y a à bénéficier de la lumière et de la vie lorsqu'on est dans un tel état d'amertume que l'on ne peut en profiter.** En opposition à 1,10, où la haie de Dieu le protégeait du malheur et du besoin, la haie du mal qu'il subit ne le protège pas, elle l'enferme.

Dany Nocquet, *Biblia* n°80

*Léviathan ou « Le Tortueux »

Voyez Isaïe 27,1 :

« Léviathan, le serpent fuyant..., le serpent tortueux »...

Voyez encore Ps 104,25-26 :

« Voici la mer... Là, vont et viennent les bateaux et le Léviathan que tu as formé pour jouer avec lui »...

**« Shéol »

C'est le séjour des morts (l'« Hadès » des Grecs), lieu souterrain d'où l'on ne revient pas (la notion de résurrection apparaîtra plus tard). On le conçoit parfois, comme ici, comme un séjour de paix, de repos et de sommeil

(Voir *Nouveau vocabulaire biblique*,
Bayard éd.).

Le désir de mourir : résonances dans la Bible

Voyez 1R 19,4 :

Poursuivi par Jézabel, la reine impie de Samarie, le prophète Elie s'enfuit au désert. Là, pris de désespoir, il désire la mort : « C'en est assez maintenant, Seigneur. Prends ma vie... »

Voyez encore Jr 20,18 :

Jérémie en vient à maudire le jour de sa naissance : « Pourquoi suis-je sorti du sein ? Pour voir peine et affliction et finir mes jours dans la honte... »

Job déplore sa situation présente en interrogeant les intentions du créateur (Jb 3,20-26).

**« Pourquoi donne-t-il la
vie aux amers de
l'âme ? »
Job 3,20**

Dans les matins
délavés,
quand il faut
renouer
avec les gestes
de toujours,
endurer
un autre jour,
se maquiller l'âme
et se donner l'air,

on cherche l'erreur
ou plutôt l'auteur
de son inépuisable
malheur.
On interroge
l'origine,

on met
à la question
un dieu
que l'on peint en démon.
Qu'il s'explique enfin
cet étrange créateur
qui donne
une vie
d'où peut se retirer
l'envie !

F. Carillo, *Vers l'inépuisable*,
Labor et Fides p.37

Rien n'a plus aucun sens.

Job décrit sa situation comme moins enviable que celle qu'il aurait au séjour des morts : ni tranquillité, ni cesse, ni repos, rien que du tourment. C'est pourquoi il ne craint plus la mort. Celle-ci est qualifiée comme lieu de « joie » ; la tombe comme lieu de « réjouissances ».

Qui est responsable ?

Timidement, Job ne nomme « Eloah » qu'à la fin du verset 23. C'est lui qui donne la lumière c'est-à-dire la vie à ceux que l'existence a rendus amers (v.20).

Quel dessein poursuit-il en forçant l'homme vivant à souhaiter la mort ?

« Pourquoi m'avoir lancé dans l'existence si c'est pour cacher ma route ? » (v.23) Il n'a pas d'issue parce que Eloah l'a « enfermé ». Ceci rejoint la tradition prophétique (Os 2,8 ; Lm 3,7) où la clôture est une pédagogie divine. La miséricorde de Dieu veut isoler son peuple et lui faire oublier les chemins du péché pour qu'il se convertisse.

Job décrit son existence en reprenant des images des psaumes : il mange le « pain des larmes » (Ps 42,4 ; 80,5-6). Ses appels désespérés sont des rugissements comme dans les Psaumes 22,2 ; 32,3 ; 38,9.

Job 3 // Lm 3

En Lm 3,1-18, long monologue : on reste sur l'impression d'une sévérité excessive de YHWH. Et pourtant la plainte débouche sur deux motifs d'espérance :

- la grâce de YHWH est neuve tous les matins (v.21-24) ;
- la souffrance humaine n'est qu'un aspect et un moment du plan providentiel (v.25-33). En Job 3, au contraire, rien ne vient tempérer ni compenser le reproche adressé à Eloah (3,23). Ce reproche resurgira en Jb 19,6-8 plus véhément encore.

EI... Eloah... Shadday... Elohim... Yahweh... Les noms divins du livre de Job

YHWH n'apparaît que dans le cadre en prose et dans les introductions en prose, lors de la théophanie. Les trois noms poétiques, EI, Eloah, Shadday, fréquents dans les dialogues, sont totalement absents du cadre narratif. Ils sont interchangeables. Job subit de leur part les mêmes épreuves. Elohim revient 11 fois dans le seul prologue. Comment interpréter cela ?

- une raison théologique : la hardiesse des propos de Job se fait presque blasphématoire dans les dialogues. L'auteur a pu craindre que le nom de YHWH soit terni.
- une raison œcuménique : les personnages du livre de Job sont Arabes, Edomites ou Hauranites et représentent en quelque sorte la sagesse des nations. L'auteur a donc pu volontairement occulter dans les dialogues la référence explicite au Dieu d'Israël pour lui préférer un nom plus universel.

Job se met enfin à parler, mais pour s'en prendre au jour qui l'a vu naître et s'interroger sur la responsabilité de Dieu.

Job 1 et Job 3

La comparaison entre les versets 20 et 21 du chapitre 1 et ceux du chapitre 3 est éloquente :

« Nu, je suis sorti du sein maternel, nu, j'y retournerai. YHWH avait donné, YHWH a repris : Que le Nom de YHWH soit béni ! »	Job 3, 1 à 10 11 à 19 20 à 26 Genre littéraire du ch. : lamentation
---	---

J.-P. Prevost, *Pour lire les Sages*, Cerf

Ce premier monologue de Job joue dans le livre le rôle d'une **charnière**. Avec le prosternement et les deux réponses admirables de Job dans le Prologue, la question théologique tournait court. Job la relance en contestant que l'existence terrestre soit un bien : puis il souligne, prudemment encore, mais nettement, que l'incohérence du destin de l'homme est imputable à Eloah. Les « pourquoi » de Job commencent à mettre en cause la Sagesse de Dieu...

On est loin, déjà, du Job qui « s'attachait à son intégrité » au point de s'en remettre à Dieu de façon inconditionnelle. Le Job qui parle maintenant serait vulnérable aux suggestions de sa femme en 2,9. Certes, il ne maudit pas Elohim, et ne le fera jamais, mais il dissocie déjà sa volonté de la sienne ; il se désolidarise de cette existence que Dieu a voulue pour lui, et, la considérant comme étrangère à son véritable destin, il demande des comptes à Dieu, lui qui, au chapitre 2, acceptait de sa main le malheur comme le bonheur. Job ne meurt pas, mais il souhaite mourir, ayant vidé la vie de tout sens providentiel. Incapable de découvrir un dessein de Dieu dans cette existence souffrante qui semble un échec de la puissance divine, Job commence à réagir hors du climat de foi-confiance qui l'a tonifié jusqu'ici ; il s'en tient à ses perceptions immédiates et négatives : ma route m'est cachée. Eloah m'a enfermé.

Jean Lévêque, *CE n°53*, p.14, Cerf

Job 3 et Gn 1

« *Job maudit son jour* ». Tel est littéralement le titre que la Bible hébraïque donne à ce premier monologue de Job. Les dix premiers versets sont le souhait du retour au néant de la naissance et même de la conception du malheureux. Annoncés dès les premiers vers comme une invective longuement méditée dans la souffrance, **le jour de naissance et la nuit de la conception seront successivement l'objet d'un reniement.**

Le jour, c'est la lumière. Alors qu'au début de la création, selon Gn 1, Dieu avait dit : « **Que la lumière soit !** » Job prend le contre-pied : ce jour où il naquit, « **qu'il soit ténèbre !** », que jamais ne l'éclaire la lumière. C'est Dieu qui, des profondeurs des ténèbres, fait émerger la lumière qui fait le jour. Qu'il n'en fasse donc rien pour ce jour-là !... Pour Job, renvoyer le jour de sa naissance aux ténèbres, c'est le refuser et préférer, en ce qui le concerne, le chaos cosmique primitif plutôt que ce monde que Dieu organisa.

La nuit où il fut conçu, Job la refuse également. C'est renier par là son être jusqu'en son origine. Que cette nuit-là n'ait jamais cédé la place à la lumière !

M. Gilbert, *Les cinq livres des Sages*, Cerf

Pourquoi donc un tel refus ? Parce que, venu à l'existence, Job est abîmé dans la peine. Il en arrive donc à refuser d'exister. Refus purement intentionnel, car Job ne sera pas tenté par le suicide, mais refus autodestructeur radical, puisqu'il vise le moment même où il a commencé d'être.

Beaucoup de nos contemporains se révoltent contre la souffrance et l'inacceptable silence de Dieu. Ce silence est compris comme l'indifférence et l'abandon du souffrant par Dieu. Albert Camus et bien d'autres se sont exprimés à ce sujet : il n'y a rien à attendre de Dieu ni à espérer. Sartre est encore plus radical, estimant que ce silence de Dieu est signe de sa non-existence. Il faut les entendre.

Rieux se tut et se rassit. Il se sentait la bouche sèche.

- Après tout ? dit doucement Tarrou.
- Après tout... reprit le docteur, et il hésita encore, regardant Tarrou avec attention, c'est une chose qu'un homme comme vous peut comprendre, n'est-ce-pas, mais puisque l'ordre du monde est réglé par la mort, **peut-être vaut-il mieux pour Dieu qu'on ne croie pas en lui et qu'on lutte de toutes ses forces contre la mort, sans lever les yeux vers le ciel où il se tait.**
- Oui, approuva Tarrou, je peux comprendre. Mais vos victoires seront toujours provisoires, voilà tout.

A. Camus, *La Peste*, Folio Gallimard, 1947, p.121

Rieux se retourna et lui jeta avec violence :

- Ah ! celui-là, au moins, était innocent, vous le savez bien ! Puis il se détourna et, franchissant les portes de la salle avant Paneloux, il gagna le fond de la cour d'école. Il s'assit sur un banc, entre les petits arbres poudreux, et essuya la sueur qui lui coulait déjà dans les yeux. Il avait envie de crier encore pour dénouer enfin le nœud violent qui lui broyait le cœur. La chaleur tombait lentement entre les branches des ficus. Le ciel bleu du matin se couvrait rapidement d'une taie blanchâtre qui rendait l'air plus étouffant. Rieux se laissa aller sur son banc. Il regardait les branches, le ciel retrouvant lentement sa respiration, ravalant peu à peu sa fatigue.
- Pourquoi m'avoir parlé avec cette colère ? dit une voix derrière lui. Pour moi aussi, ce spectacle était insupportable.

Rieux se retourna vers Paneloux.

- C'est vrai, dit-il. Pardonnez-moi. Mais la fatigue est une folie. Et il y a des heures dans cette ville où je ne sens plus que ma révolte.
- Je comprends murmura Paneloux. **Cela est révoltant parce que cela passe notre mesure. Mais peut-être devons-nous aimer ce que nous ne pouvons pas comprendre.**

Rieux se redressa d'un seul coup. Il regardait Paneloux, avec toute la force et la passion dont il était capable, et secouait la tête.

- Non, mon Père, dit-il. Je me fais une autre idée de l'amour. **Et je refuserai jusqu'à la mort d'aimer cette création où des enfants sont torturés.**

[...]

Rieux retenait la main de Paneloux.

- Vous voyez, dit-il, en évitant de le regarder, Dieu lui-même ne peut plus maintenant nous séparer.

A. Camus, *La Peste*, p.198-199

En écho, Flora : « J'écoute tout, j'écoute bien. J'ai vu les enfants qui meurent de faim. J'ai vu qu'il y a un hôpital avec plein d'enfants qui vont mourir. Les gens qui se battent, qui font la guerre, c'est peut-être leur faute. Mais les enfants qui vont mourir ? Et ceux qui sont débiles ?... Alors, j'ai bien réfléchi. **Je crois que Dieu ça lui est bien égal. Ou alors il n'existe pas...** Ou alors je me suis dit aussi, peut-être c'est un pauvre petit Dieu. Peut-être il est très malheureux lui aussi, et il y peut rien...

Nicole Fabre, *La Croix*, 2-07-1990

« **Maintenant, je dormirais... là, reposent ceux qui n'en peuvent plus** ».
Job 3,13 et 17

Où donc aller quand c'est au cœur que le malheur est installé ?

On peut s'agiter, se révolter, il s'agrippe sans retenue ! Rester, marcher ?

C'est en vain que l'on guette une déchirure dans cet intolérable qu'il faut pourtant continuer de porter comme un très lourd et encombrant manteau.

Et revient le désir d'un ailleurs où se reposer enfin de la douleur. Que tout s'arrête, que cesse l'usure de la trop longue veille

pour un sommeil sans faille, un congé sans fin !

Mais le cri serait-il déjà un ailleurs ?

F.Carillo, *Vers l'inépuisable*, Labor et Fides p.35



La fillette à l'oiseau mort, XVI^{ème}

Des fois je me dis que Dieu il s'en fout !